

Paul GRELL. 1999. *Les jeunes face à un monde précaire. Récits de vie en périphérie des grands centres*. Paris, L'Harmattan, 271 p.

Bjenk ELLEFSEN

Numéro 43, printemps 2000

Voir les jeunes autrement

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/005200ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/005200ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN

1204-3206 (imprimé)

1703-9665 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

ELLEFSEN, B. (2000). Compte rendu de [Paul GRELL. 1999. *Les jeunes face à un monde précaire. Récits de vie en périphérie des grands centres*. Paris, L'Harmattan, 271 p.] *Lien social et Politiques*, (43), 159–160.
<https://doi.org/10.7202/005200ar>

Notes de lecture

• **Paul GRELL. 1999. *Les Jeunes face à un monde précaire. Récits de vie en périphérie des grands centres*. Paris, L'Harmattan, 271 p.**

Paul Grell, dans son nouveau livre, nous invite à plonger dans le monde où il a conduit une vaste enquête de terrain. Nous sommes en Acadie, plus précisément sur la côte est du Nouveau-Brunswick. Cette région est une des plus pauvres du Canada et son développement stagne depuis des décennies.

Dans son livre, Grell nous introduit auprès de ces jeunes pour qui la précarité semble être la règle. Son entreprise se distingue des autres études sur le sujet en ce qu'il veut « comprendre » la trajectoire des jeunes les plus démunis frappés par la pauvreté de leur famille, jouissant d'une faible scolarité et occupant les derniers échelons du marché du travail. Cette étude revêt un vif intérêt puisqu'elle cible les stratégies constitutives de leurs luttes quotidiennes dans cet univers qui les relègue à la marge.

Sur le plan méthodologique, l'étude est inspirante. La méthode se veut novatrice puisqu'elle fait appel à l'approche biographique. L'échantillon est quantitativement représentatif; l'enquête comportait un questionnaire et des entrevues semi-dirigées.

D'entrée de jeu, l'auteur conçoit la précarité des jeunes dans un autre sens que celui qui est d'usage dans la majorité des études. En effet, la notion est ordinairement employée pour « spécifier le rapport qu'une catégorie sociale entretient avec le travail salarié » (p. 15). Or, la précarité représente ici une « précarité d'existence » qui désigne « l'évolution des jeunes dans un monde qui est réglé par la précarité » (p. 15). Celle-ci est donc envisagée non pas en fonction de liens ou de critères économiques mais en tant qu'« objet idéologique », c'est-à-dire une expérience du monde, des « sentiments vécus au monde ». Le monde précaire est dès lors celui où les jeunes tentent de « vivre à peu près » (p. 16), en essayant de réaliser les valeurs des sociétés occidentales dans

160

lesquelles ils gravitent sans pouvoir y souscrire pleinement (p. 48).

Le livre est émaillé de larges extraits d'entrevues qui illustrent les diverses figures d'existence des jeunes. Ces figures sont regroupées selon quatre axes qui produisent, selon les mots imaginés de Grell, la « rose des vents du passage au monde de la précarité » (p. 82). En premier lieu, les jeunes orientent leur vie en fonction de modèles connus comme celui du modèle canonique de leurs parents. Dans cette veine, ils cherchent à s'acheter une maison et à fonder une famille. Cela donne corps à « l'axe de l'imitation », conçu dans la lignée des Lois de l'imitation de Tarde. Les soucis et l'inquiétude, par leur omniprésence, sont un mode d'existence qui est bien connu des jeunes du monde précaire et qui donne lieu à « l'axe des soucis ». Il se partage en deux modes : dans le premier, les jeunes acceptent l'incertitude en accédant à une « maîtrise des soucis » (p. 84) sans toutefois s'en affranchir complètement.

Le deuxième mode s'illustre par les jeunes qui n'arrivent pas à s'accommoder des soucis et sont submergés à ce point par eux que toute recherche du bonheur est éclipsée par l'amertume et la frustration.

Ensuite, « l'axe de la résistance » est celui où on retrouve les jeunes qui, conscients de leur condition, décident de ne pas y céder. Ils se replient dans des « espaces transitoires » que nous verrons plus loin.

Enfin, les jeunes qui prennent conscience de leur condition et qui vont au devant d'elle en accumulant de nouvelles expériences, comme l'autarcie, constituent le premier angle pour concevoir « l'axe de l'expérimentation ».

Sous un autre angle, les jeunes qui nourrissent de vives attentes envers le travail salarié, étant déçus de ce qu'il leur a offert, se sont tournés vers autre chose, comme les amis, pour « donner un sens à leur existence » (p. 86).

Le travail, pivot des sociétés modernes, devient, dès le jeune âge, vecteur de l'existence des jeunes et leurs valeurs y prennent leur source. Dès leur enfance, les jeunes gravitent dans l'orbite de la « servitude » sous forme d'une « ronde arbitraire des emplois précaires et sous-payés » (p. 129). Le travail, d'abord vu comme un tremplin de l'autonomie, procure vite un désenchantement à cet égard. Incapable de satisfaire leurs aspirations, le travail revêt rapidement une fonction instrumentale chez ces jeunes. Il fournit un salaire pendant un court laps de temps, suffisant pour avoir droit aux prestations de l'assurance-chômage ou à celles de l'aide sociale. L'échantillon des jeunes interrogés en témoigne éloquentement : la moitié d'entre eux occupent des petits boulots et l'aide sociale compte plus que les salaires reçus.

Sur cette base, Grell s'emploie à définir avec une pointe de cynisme le vocabulaire économique courant : compétitivité veut dire précarité ; flexibilité signifie déréglementation du marché du travail ; libre entreprise correspond à réduction des dépenses et élimination des droits sociaux, tandis qu'allocation universelle des ressources se rétrécit à l'assurance-chômage et à l'aide sociale allouées avec parcimonie (p. 238).

Le travail aliène les jeunes, les isole en faisant barrage aux réseaux de pairs susceptibles de donner à leur existence un horizon plus large. Il s'exerce, pour ces « soldats du travail » (p. 42), en l'absence de l'État, qui ne cherche plus à contenir les débordements du « capitalisme sauvage » en réglementant le travail par des lois et des droits. Le travail tourne à la psychose : les jeunes y sont attirés par l'attrait de l'argent, mais sont frustrés de ne pas en gagner suffisamment, confinés qu'ils sont aux « petits boulots ». Le niveau de consommation se réduit à l'essentiel et, par conséquent, l'argent gagné n'engendre ni estime de soi, ni statut social, ni sécurité face à l'avenir (p. 139).

La liberté, l'indépendance et la fierté sont acquises ailleurs que dans le travail,

sous les auspices de la création, par exemple, issue d'« espaces transitoires » (p. 192) dans l'orbite desquels ces jeunes rendent le monde intelligible pour eux et réinventent leur vie de façon parallèle au travail (p. 197).

Aux yeux de Grell, la vie sous ce double registre se révèle une forme de résistance, sans toutefois engendrer un mouvement social. Voilà le paradoxe de ces jeunes : précaires, ils sont privés des droits et bénéfices que génère le travail, banni de leur existence, et sont confrontés à la « psychose » des « petits boulots ».

Bjenk Ellefsen
Département de sociologie,
Université de Montréal
et Observatoire jeunes et société de
l'INRS-Culture et société

• **Madeleine GAUTHIER et Jean-François GUILLAUME (sous la direction de). 1999. Définir la jeunesse ? D'un bout à l'autre du monde. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 270 p. (Coll. Culture et société).**

Questionner les manières actuelles d'aborder la jeunesse, « déconstruire » les principales notions généralement employées pour définir cette catégorie sociale, offrir de nouvelles perspectives pour la sociologie de la jeunesse, autant d'objectifs qui laissent entendre que les regards posés sur cet âge de la vie sont embrouillés par des modèles théoriques et empiriques inadaptés à la réalité sociale actuelle ou gênés par des affirmations ayant cours dans le sens commun. Plus encore, ce besoin d'offrir et de discuter de nouvelles façons de se pencher sur la jeunesse, que traduit la place accordée à cette question dans le présent numéro, comporte en filigrane la question même de la pertinence de l'âge comme angle d'approche de la réalité sociale.

Cette question et les perspectives possibles de la sociologie de la jeunesse font l'objet d'un ouvrage récemment paru aux Éditions de l'IQRC et de l'Harmattan sous la direction de M. Gauthier et de J.-F. Guillaume, pour faire suite à la rencontre tenue à Évora en 1996 par le Groupe de sociologie de la